

Ainsi soit-il

Le choc en découvrant les corps inertes, vidés de leur substance, tandis qu'à quelques pas seulement le monde entier célébrait avec faste son entrée dans le XXe siècle.

Ce vendredi 3 août 1900 marquait le deuxième jour du XIIIe congrès international de Médecine organisé en marge de l'Exposition Universelle de Paris. L'élite de chaque spécialité : psychiatrie, neurologie, dermatologie ou bactériologie, se rassemblait une nouvelle fois pour un partage de connaissances.

Le public, de son côté, se présentait chaque jour plus nombreux aux portes des pavillons des différentes nations venues exposer leur savoir-faire. La foule se pressait pour apercevoir la majestueuse tour Eiffel construite sur le Champ de Mars, elle s'enthousiasmait devant le miracle de la fée électricité au Palais qui lui était consacré et ouvrait de grands yeux devant les images sonorisées des frères Lumière. Seule ombre au tableau, le grand spectacle colonial que la France, sûre de sa mission civilisatrice, mettait en scène en toute bonne conscience.

Le docteur James MacDougall, éminent membre de la Société de Médecine légale de New-York, assistait aux différentes conférences en bonne compagnie, celle de leur président Clark Bell, nommé spécifiquement pour le congrès « délégué du gouvernement des Etats-Unis ». Faisant bonne figure, MacDougall n'écoutait cependant que d'une oreille distraite les discours de ses confrères. Les avancées scientifiques promettaient à l'Homme des jours meilleurs mais James poursuivait un tout autre but qu'il n'osait formuler à haute voix.

Lorsque les débats de la journée furent clos et les participants dispersés après d'ultimes palabres, MacDougall regagna seul sa suite dans un hôtel particulier du V^e arrondissement. Etant sujet à une légère claustrophobie, il préféra embarquer à bord d'une navette voguant sur les eaux paisibles de la Seine qu'emprunter avec sa délégation le réseau souterrain du métropolitain fraîchement inauguré. Les festivités qui les attendaient n'était plus au goût du médecin.

James MacDougall changea de costume après une brève toilette et se fit servir un repas gastronomique dans le confort de sa chambre. La rue bruissait du ballet incessant des fiacres et des automobiles qui cohabitaient encore pour quelque temps sur les pavés parisiens. Le médecin décida d'y substituer la douce musique grelotante diffusée par le gramophone mis à

sa disposition. Entendre ces mélodies et ces voix gravées pour l'éternité sur un simple disque fait de gomme-laque ne cesserait de l'impressionner.

James alluma un cigare et s'approcha de la fenêtre. Son visage disparaissait par intermittence dans les volutes de fumée qu'il exhalait. Loin de l'agitation, James entendait ainsi profiter de sa dernière soirée dans la capitale quand, à la faveur d'un regard, il crût apercevoir Evelyn, sa femme, disparaître par l'ouverture d'une porte cochère de l'immeuble d'en face.

Par quel miracle ?

Une vague de chagrin le submergea. Pendant deux ans, il avait assisté à la lente agonie de son épouse que la maladie rongait insidieusement. Tel un miroir, tous les spécialistes à son chevet ne lui avaient renvoyé que l'image de sa propre impuissance. Tout médecin qu'il était, il demeurait l'esclave de sa condition humaine.

Les obsèques avaient rassemblé une partie du gratin new-yorkais et l'hommage qui fût rendu ce jour-là à sa bien-aimée dans une église pleine à craquer le toucha en plein cœur. Pourtant, mis à part les paroles réconfortantes et les prières, quel avenir avait à lui proposer ce Dieu si miséricordieux ? De la messe prononcée par le père Merrin ne lui restait que le goût amer des larmes qui ne cessèrent de couler ce jour-là.

Puis les mois et les années passèrent.

Pour surmonter son deuil, le médecin s'était un temps réfugié dans l'exercice de sa profession. Il avait assisté la police dans leurs enquêtes, leur fournissant dans l'ombre la base de leurs glorieuses déductions. Il excellait dans l'analyse clinique des corps soumis à son œil avisé et, conforté par les avancées constantes des techniques médico-légales, il en avait oublié le doute.

Les instants à côtoyer la détresse des familles endeuillées le rassuraient. La mort des autres apaisait sa propre souffrance.

Quant à la vie sentimentale de James MacDougall, elle se dissolvait dans les vapeurs de l'alcool qu'il consommait désormais plus que de raison. Le médecin refusait de refaire sa vie et restait désespérément seul, au grand dam de ses amis.

L'homme de science végétait, enfermé dans cette routine et ce ressentiment. Les sables du temps s'écoulaient et l'engloutissaient chaque jour un peu plus. Pourtant sa soif de connaissances ne tarissait pas. James documentait ses recherches au travers d'articles de journaux, de revues scientifiques et de livres provenant du monde entier. Le tournant se fit le jour de sa rencontre avec l'œuvre d'un pédagogue français qui commençait à se faire un nom dans les cercles parisiens. MacDougall en vint dès lors à s'intéresser à d'obscures disciplines, au point que ses convictions s'ébranlent.

La graine semée dans son esprit par cette nouvelle doctrine germa au cours de l'année 1891, avec comme obsession : savoir s'il existait une chance de revoir Evelyn.

Au terme de la musique jouée par le disque de 78 tours, James sortit de sa torpeur. Les dernières lueurs de la journée s'évanouirent dans le ciel de Paris et l'éclairage électrique prit le relais. Dans le confort feutré de sa chambre, MacDougall déposa sa mallette de voyage en cuir élimé sur le guéridon qui lui faisait face. Il s'assit sur le sofa et prépara ses accessoires : un verre, une cuillère ajourée et une carafe. Le parfait nécessaire pour noyer son vague à l'âme.

Au contact de l'eau sucrée, l'absinthe se troubla en une opalescence laiteuse. Une gorgée après l'autre, MacDougall cédait à l'ivresse procurée par la fée verte. Une folie amère se diffusa dans ses veines. Sûr de sa maîtrise, il laissa errer son esprit au-delà de la rigueur et de l'exemplarité qu'exigeait l'ordre des médecins.

Puis, vers une heure du matin, lorsque les effets se furent estompés et que sa conscience refit enfin surface, il se sentit prêt. Il enfila son manteau, empoigna son chapeau haut-de-forme et sortit.

Des années de réflexions, de tests, de doutes, de succès modestes en échecs cuisants le menaient aujourd'hui dans la capitale française avec, en point de mire, une occasion unique d'entrer dans la postérité.

*

Plus tard dans la nuit, une ombre prudente se faufilait à son tour dans les ruelles sombres du quartier du Jardin-des-Plantes. Des nuages menaçants nourris de pollution s'amoncelaient dans le ciel de Paris, signe annonciateur d'un bouleversement à venir.

L'homme passa les portes de l'institut de médecine d'où émanait un flux d'énergie anormal. Au bout d'un long couloir menant à un patio arboré s'élevait la façade principale d'un bâtiment érigé en pierre blanche. L'édifice était surmonté d'une coupole par les ouvertures desquelles pouvait entrer la lumière naturelle. Deux plaques de marbre noir apposées de part et d'autre de l'entrée portant chacune une inscription en lettres d'or, en latin et en français, imposaient au visiteur un certain respect.

A l'intérieur, moins d'une dizaine de gradins étaient disposés de manière concentrique autour d'un espace exigü au centre duquel était fixée une table en chêne aux dimensions suffisantes pour accueillir deux corps côte à côte. Le bois portait encore les stigmates d'anciennes opérations inavouables pratiquées en public. Les spectacles qui se jouaient là témoignaient d'un autre âge.

Le visiteur, rompu aux situations cocasses se retrouvait cette fois devant un cas de figure inédit : deux corps gisaient face contre terre devant lui.

L'homme s'approcha à pas feutrés. Les reflets de la Lune nimbaient l'amphithéâtre d'une lumière crépusculaire. De la vapeur s'échappait à chacune de ses expirations. Pourtant, plus que le froid emplissant la pièce, c'était un silence oppressant qui glaçait les os.

L'inconnu hésita avant d'éructer un toussement étouffé. James MacDougall se retourna prestement, paniqué à l'idée de découvrir un témoin qui pourrait s'avérer gênant.

- Est-ce votre œuvre ? demanda avec malice, et dans un anglais parfait, l'inconnu qui tentait d'apercevoir quelque chose par-dessus l'épaule du médecin.
- Vous n'avez rien à faire là, ceci est une propriété privée.
- Auriez-vous quelque chose à cacher ?
- Si vous êtes de la police, je peux tout expliquer. Sinon je vous conseille de ...

Le médecin sentait la situation lui échapper. Il essuya du revers de sa manche la sueur qui ruisselait le long de ses tempes. Malgré ses précautions, cet homme surgi de nulle part était le grain de sable dans les rouages de la gloire à laquelle il était promis.

Réfléchir. Vite. Il n'y avait à ce stade plus de retour en arrière possible. L'embarquement pour les Etats-Unis était prévu le 12 août. Quoi qu'il arrive, là-bas il serait intouchable.

- Rassurez-vous, cher ami. Comme vous le voyez, je n'ai pas de menottes sur moi, dit le visiteur en écartant les deux pans de son veston. En vérité, nous sommes presque confrères. Je me présente, Roland Duvoux, professeur en psychologie.

James MacDougall serra la main froide et délicate que lui tendait ce personnage atypique au costume suranné, sans se départir d'une certaine méfiance. De sa haute stature, l'homme respirait la sérénité. Le scientifique prit sur lui de se calmer, de jouer la montre et d'adopter un profil plus amical. Il serait toujours temps de changer d'avis afin de ne pas mettre son avenir en péril.

- Les grands esprits se rencontrent, ironisa MacDougall. Assistez-vous au congrès ?
- Vous parlez du congrès de médecine ? D'aucune façon. Ma présence y serait d'ailleurs diversement appréciée. Pour être honnête, je n'ai de meilleure compagnie que les amis du cercle que je viens de quitter. Nous nous réunissons tous les vendredis au Palais-Royal, si je peux vous convaincre de nous rejoindre un jour.
- Tout ceci est bien mystérieux. Que voulez-vous, au juste ?

Roland Duvoux faisait les cents pas dans l'amphithéâtre sans quitter son interlocuteur du regard. L'agacement de MacDougall était réel. Le médecin avait sans doute plus peur de l'appropriation de ses découvertes que d'expliquer la présence de deux cadavres. Au bout de dix secondes inconfortables, le professeur reprit la parole. Pour arriver à ses fins, Duvoux rythmait les mots comme il maîtrisait les silences.

- Comprendre. N'est-ce pas ce qui anime les hommes de science comme vous et moi ?
- Il n'y a rien à comprendre, monsieur. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je vous parle. Sortez ou ...
- Ou vous me tuerez comme ces malheureux ? asséna Duvoux sans émotion ni crainte.

La réplique fit mouche. James en resta bouche bée tandis que la chair de poule envahissait son épiderme. Le médecin se demanda d'où venait cet homme et s'il était seulement ce qu'il prétendait être ? MacDougall se sentait pris au piège. Duvoux enchaina :

- Je vous offre la possibilité de soulager votre conscience.

Rien que ça, pensa intérieurement le médecin.

Le professeur lui souriait du coin des lèvres, à demi couvertes par les poils gris de sa barbe, et son regard perçant semblait lire en lui comme dans ces spectacles à la mode. Un mélange inquiétant qui contre toute attente poussa MacDougall à se libérer d'un poids. Il ne s'était jamais confessé.

- N'avez-vous jamais aimé au point de vouloir mourir ? se confia le médecin.
- Je crois plutôt en la résilience, voyez-vous.
- Mais si plus rien ne vous retenait en ce monde et que vous aviez la certitude de rejoindre les êtres qui vous sont le plus cher, franchiriez-vous le pas ?
- La croyance nécessaire et suffisante en un « Après » est le mince espoir qui nous guide depuis des siècles. Pourquoi n'attendez-vous tout simplement pas votre heure ?
- Les promesses des hommes d'Eglise n'engagent que ceux qui les tiennent. Je suis un scientifique obsédé par la preuve. J'ai besoin de savoir avec certitude qu'Evelyn m'attend quelque part.
- Votre femme ?
- Oui. Emportée par la maladie, abandonnée par son maudit Créateur, s'emporta MacDougall.
- Vous blasphémez, maintenant ? s'amusa Duvoux pour calmer le jeu. N'êtes-vous pas tout de même tenu à une certaine éthique ? De telles expériences me laissent à penser que vous dévoyez quelque peu la science ?
- Je la vénère, au contraire, professeur. J'ai voué ma vie à la recherche de la vérité. La connaissance, c'est le pouvoir. Elle libère l'être humain tandis que la religion l'asservit.
- Pour vous la fin justifie donc les moyens ?

L'attaque était à la fois gratuite et légitime. James MacDougall regarda les corps à ses pieds. Il avait du mal à se concentrer et perdait le fil des événements de la soirée. Sa mémoire lui jouait des tours sous les effets conjugués de l'alcool et des psychotropes ingérés. Cependant, des quelques bribes qui refaisaient surface, il ne pouvait occulter sa part de responsabilité.

- Oui, cela implique quelques sacrifices. Malheureusement, avoua MacDougall.

Un vent violent siffla une mélodie dissonante au travers de carreaux brisés dans les fenêtres de la coupole. Le souffle tournoyant fit se soulever de la poussière accumulée au fil des années. La tempête était au rendez-vous. Après que le calme fut revenu, Duvoux reprit le cours de la conversation.

— Si vous me racontiez ce qu’il s’est réellement passé ?

*

Au cœur de la nuit du 3 au 4 août, James MacDougall avait quitté son hôtel pour rejoindre Hippolyte, un étudiant français rencontré trois ans plus tôt au congrès de Moscou. Dans leurs correspondances épistolaires comme dans leurs échanges verbaux passés, le médecin était resté évasif quant à ses réelles motivations. La renommée du légiste ainsi que la promesse d’une gloire partagée avaient suffi à emporter l’adhésion du jeune homme qui leur ouvraient aujourd’hui les portes du prestigieux institut de médecine de Paris.

Hippolyte l’attendait sous un porche, à l’écart de l’éclairage des réverbères et du regard scrutateur des hommes arpentant le trottoir en quête d’une fille de joie. L’installation du matériel acheminé depuis les Etats-Unis l’avait occupé une bonne partie de la journée dans la clandestinité la plus totale. Au vu du résultat, les efforts déployés par l’étudiant en valaient la peine. Installé dans l’ancien amphithéâtre d’anatomie aujourd’hui désaffecté, le laboratoire de MacDougall, délocalisé à plusieurs milliers de kilomètres de New-York, était enfin opérationnel.

Les retrouvailles furent brèves mais amicales. Les deux hommes se mirent au travail sans tarder. Ils avaient répété l’expérience dans ses moindres détails. Ce soir, il n’y aurait pas de second essai.

Hippolyte s’allongea sur la table, non sans une certaine appréhension, pendant que MacDougall avalait une gorgée de Bourbon contenu dans une flasque en étain. L’étudiant se retrouvait dans la peau des nombreux cadavres disséqués en public au nom de la science. Au-dessus de sa tête brillaient six ampoules électriques suspendues au plafond par des câbles, comme des étoiles dans la nuit. Une poésie incongrue qui n’était pas de nature à calmer ses tremblements.

— Combien de temps cela va-t-il prendre, docteur ? s’inquiéta Hippolyte.

— C’est l’affaire de quelques minutes, une heure tout au plus. Je vais vous poser la perfusion, détendez-vous.

MacDougall avait toutes les peines à maîtriser et cacher son agacement. Ses gestes étaient moins assurés. Si l'étudiant continuait de remuer, il ferait tout rater.

- Facile à dire, lui répondit Hippolyte assailli par le doute. Il me tarde d'en finir.
- Vous devriez vous sentir partir mais tout est sous contrôle, tenta de rassurer MacDougall en se positionnant derrière l'appareil photographique pour capter le moment fatidique.
- Je le fais uniquement pour la science, plaisanta sans conviction le jeune homme avant de se sentir partir.
- Allez, ne bougez plus. Demain nous entrons dans l'Histoire.

Le médecin n'était plus à un mensonge près.

Une sensation de picotement s'empara des membres supérieurs d'Hippolyte, cobaye malgré lui. Au bien-être succéda rapidement une douleur vive. Le dispositif inoculait son poison, inexorablement. Relié à ce tuyau l'étudiant diminué n'était plus qu'une marionnette à la merci de son manipulateur.

*

Roland Duvoux regardait les corps avec un œil nouveau. Il lisait désormais dans le subconscient de MacDougall comme dans un livre ouvert. Derrière une froideur apparente sommeillaient des remords qu'il voulait entendre sortir de la bouche du médecin. Ses motivations étaient nobles mais son obsession n'avait fait que trop de victimes.

- J'ai comme l'impression que rien ne s'est passé comme vous l'espérez ?
- Cet imbécile s'est débattu.
- Simplement l'instinct de survie. J'en aurais fait de même.
- Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, soupira James.

Roland Duvoux mima de se couvrir les lèvres avec ses doigts.

- Rassurez-vous, je resterai muet comme une tombe.

Soudain, un éclair zébra le ciel, éclairant le visage du visiteur à travers les lucarnes de la coupole. James crut alors voir sa vie défilier dans les pupilles du professeur.

Une hallucination dues aux effets mélangés de l'opium et de l'absinthe, se rassura le médecin.

Duvoux avait le don de lui triturer l'esprit et il n'aimait pas ça. Toutefois, sans vouloir se l'avouer, il réalisa qu'il était allé trop loin en jouant les apprentis sorciers. Le mal était fait et devait être réparé, d'une manière ou d'une autre. Il chercha du bout des doigts la crosse de son revolver pour en finir avec cette épreuve. En vain. Comme s'il n'avait plus de prise sur la réalité.

La foudre frappa une nouvelle fois, plongeant les deux hommes dans le noir. Au fracas des ampoules qui éclatent succéda l'écho de paroles indistinctes. Puis une lueur vacillante apparut des tréfonds du couloir. Quelqu'un approchait. Devant la menace, les deux hommes s'évaporèrent.

*

— Ne touchez à rien avant que je n'aie pris quelques clichés, prévint Henri Latrace en entrant dans la pièce à la suite de son partenaire.

Les deux policiers, dépêchés sur place après le signalement d'un riverain inquiet, tenaient leurs lampes Pigeon à essence minérale à bout de bras, tentant d'éclairer au mieux ce qu'il était convenu d'appeler une scène de crime. Avant ce soir, l'inspecteur de la Sûreté Jules Simon n'avait jamais eu connaissance d'un tel lieu dans la capitale. Au milieu de ces gradins, il se sentait mal à l'aise, observé par des dizaines de paires d'yeux, comme un artiste sur scène. Il avait mené de nombreuses enquêtes, toutes aussi sordides les unes que les autres, et chacune d'entre elles imprégnait son esprit d'une nouvelle dose de noirceur. Conscient qu'il n'en ressortirait pas indemne, il avait pourtant hâte de pouvoir retourner les corps et d'humaniser la mort qui leur tournait le dos.

Henri ne semblait pas dans le sentimentalisme, à moins que ce ne soit une forme d'insouciance, privilège de sa jeunesse. Cantonné dans un rôle d'assistance technique, le photographe de l'identité judiciaire immortalisait chaque indice avec minutie. Rien ne devait être laissé au hasard. De leur application dépendait la sentence infaillible de la justice.

Après avoir enfilé des gants, Jules Simon éplucha les documents éparpillés au sol : des notes manuscrites, des croquis et des articles de journaux pour la plupart en langue anglaise ainsi que de nombreux clichés, pour la plupart flous, datés et annotés. Le sens de tout cela échappait pour le moment à son cerveau profane. Il laissa son analyse en suspens, préférant se tourner vers son collègue qui tournait autour d'un dispositif photographique posé sur un trépied, face à la table.

Fin spécialiste, Henri Latrace tentait d'en deviner l'utilité dans ce contexte précis. Il connaissait bien cette marque américaine, similaire au stéréo-pochette du constructeur français Joux. Pourtant, ainsi qu'il semblait avoir été modifié, il n'en avait encore jamais vu de tel.

- Qu'en pensez-vous ? l'interrompt Jules Simon.
- Techniquement, l'intérêt de ce genre d'appareil réside en la présence de deux objectifs décentrés, ce qui offre un cadrage plus large, une sorte de vue panoramique.
- Très intéressant, en effet. L'assassin aura voulu immortaliser son méfait ?
- Je ne pense pas, ou alors il aura été dérangé dans son action. Tout est toujours en place dans le boîtier. En revanche, nous pourrions bien d'ici quelques minutes avoir le fin mot de l'histoire, précisa le photographe en enlevant la plaque de son compartiment.
- Que vos paroles soient entendues, Henri.

Dans l'attente, les deux policiers fouillèrent une dernière fois la pièce. Trente secondes plus tard, Jules Simon aperçut quelque chose dans le faisceau étriqué de la flamme. Accroupi au pied du premier rang de gradins, l'inspecteur saisit un revolver qui avait dû glisser jusque-là. Il le manipula avec précaution, toujours avec des gants. Des résidus de poudre sur le canon et autour du pontet prouvaient que l'arme avait récemment servi. Il tenait peut-être l'arme du crime, un Smith & Wesson modèle 10 utilisé par la police et l'armée américaine. Le policier bascula ensuite le barillet et ouvrit de grands yeux. Fait du hasard ou non, deux coups avaient été tirés.

- Intéressant, soliloqua Jules, saisi d'un éclair de lucidité.

L'inspecteur feuilleta à nouveau les papiers récupérés sur le sol et mit la main sur une carte d'admission au XIIIe congrès international de médecine de Paris au nom de James MacDougall, résidant à New-York. Restait à définir quel rôle l'expert en médecine légale jouait dans l'histoire.

Jules Simon soumettait ses hypothèses à mesure qu'elles émergeaient de son esprit quand, enfin, il finit par remettre la main sur deux feuillets en français. Le policier n'y avait jusque-là pas accordé d'attention mais leur contenu intriguait.

— Ecoutez ça, Henri. Les mots sont tirés de « La force vitale – notre corps vital fluïdique » par le Dr H. Baraduc.

« L'erreur vient de vouloir considérer la Vie comme un mode de l'énergie, émanant du corps matériel, tandis que notre corps n'est que l'*habitus* de l'âme vitale qui le répète, et dont elle assure la forme, en modelant la matière absorbée. L'âme elle-même n'est qu'un moyen de l'esprit ... En vain réchauffe-t-on, en effet, en vain électrïse-t-on un cadavre ; le corps sans vie ne ressuscite pas, il ne revit pas. La Vie n'est donc ni de la chaleur ni de l'électricité ... »

Dehors, l'orage redoublait d'intensité. Les éclairs frappaient la coupole et illuminaient l'amphithéâtre avec un effet stroboscopique. Cette lumière venue du ciel ne suffisait toutefois pas à éclairer convenablement la lecture du texte. Henri Latrace rapprocha sa lampe.

— Voilà un deuxième extrait surligné, poursuivit Jules Simon.

« Voilée aux yeux des profanes dans l'antiquité, c'est elle que je désire mettre au jour dans ce second volume et, avec elle, pénétrer dans le monde de l'Invisible, celui des causes secondes, qui actionne le monde matériel, vaste milieu d'où tout sort, où tout rentre, où tout se transforme. »

Ces mots laissèrent les policiers perplexes. Puis les deux hommes lâchèrent à l'unisson :

— Je crois que nous avons tout simplement affaire à un fou.

*

James MacDougall et Roland Duvoux chuchotaient sans raison, tant le vacarme assourdissant du tonnerre étouffait leurs paroles. Les silhouettes des deux policiers dansaient et s'étiraient sur les bancs de l'amphithéâtre comme dans une représentation d'ombres chinoises. Le médecin devinait sa fin proche et Roland Duvoux s'en amusait.

— Etes-vous le nouveau docteur Frankenstein, James ?

— Ils vont nous entendre, répliqua MacDougall en saisissant l'avant-bras du professeur pour le faire taire.

— Aucun risque, cher ami. Entendez-vous comme les éléments sont avec nous ce soir ? A moins que ce ne soit Dieu en personne ? dit-il en levant l'index. Maintenant si vous me disiez ce que vous cherchiez à prouver ?

— Vous n'allez pas me croire.

— Essayez toujours. Vous seriez surpris à quel point ces sujets m'intéressent.

*

Le déluge continuait de s'abattre sur Paris. Le niveau de la Seine atteignait son niveau critique et charriait déjà quantité de débris, mettant en péril certaines installations de l'Exposition Universelle. La grêle martelait avec force les tuiles du toit de l'institut de médecine. Pourtant, plus rien ne pouvait distraire Jules Simon et Henri Latrace de l'enquête. Ce n'était plus qu'une histoire de minutes avant que la photographie ne dévoile ses secrets, aussi les hommes de l'identité judiciaire se concentrèrent sur les victimes.

L'inspecteur saisit l'épaule du corps le plus proche de la table et le retourna avec délicatesse. Malgré les circonstances, le visage qui les fixait de ses pupilles laiteuses et dilatées respirait toujours la candeur. Celle d'une innocence perdue à jamais.

Enfin, respirer n'était sans doute pas le terme le plus approprié en cette circonstance, pensa Jules.

Le tuyau d'une perfusion reliait le bras droit du jeune homme à une poche remplie d'un liquide trouble attachée à une potence renversée. Sa peau jaunâtre était parcheminée de veines saillantes à la limite de l'éclatement. Le poison l'avait dévoré de l'intérieur. L'état de son arête nasale témoignait de sa chute brutale face contre le sol. A son expression, on pouvait dire avec certitude qu'il était mort dans une atroce souffrance.

Jules Simon et Henri Latrace coordonnèrent ensuite leurs efforts pour soulever la deuxième victime, plus massive.

— Il pèse une tonne ma parole, soupira le photographe.

Des trainées de sang coagulé témoignaient des blessures par balle qui avaient terrassé le colosse. Jules le reconnut immédiatement et porta à la hauteur de sa tête la carte d'admission au congrès de médecine. L'homme ressemblait trait pour trait à la photo. Une des victimes avait désormais un nom : MacDougall.

Dans l'ombre, James accusa le choc en découvrant son corps vidé de sa substance, le visage figé dans une grotesque expression d'effroi. Il ne comprenait pas. Roland Duvoux lui posa une main réconfortante sur l'épaule et le souvenir afflua.

- Bienvenue parmi nous, lui dit le professeur avec empathie, anticipant la prise de conscience du médecin.
- Je ... euh, je suis ... ? balbutia James.
- Vous l'êtes.
- Et vous ?
- Depuis longtemps.

MacDougall vacilla. Il recula et s'accoua à la rambarde. La vérité était dure à encaisser. Il avait si souvent souhaité la mort qu'il ne pouvait y croire. Pas maintenant. Pas comme ça.

Duvoux se tenait en retrait. Il compatissait, pour être passé par cette phase d'acceptation, au sort de son nouvel ami. Le médecin aurait le temps nécessaire pour se faire à sa nouvelle condition. L'humain s'habitue à tout.

Au dehors, l'orage s'était tût. La tempête s'était évaporée comme elle était apparue. James MacDougall ressentit une étrange légèreté l'envahir, comme s'il flottait dans l'Ether. Comme si ses péchés étaient maintenant absouts. Pas de purgatoire. Pas de Saint-Pierre.

Le monde que le médecin avait connu n'était désormais plus le sien mais d'ultimes questions l'assaillirent. Ses travaux lui survivraient-ils ? Son nom entrerait-il dans la postérité ? Avait-il fait la preuve de l'existence de l'âme ?

Au vu de tous les éléments de l'enquête, Jules Simon devinait maintenant les circonstances du drame. Il fit part de ses conclusions à son partenaire. Une expérience qui tourne mal suivie d'une banale lutte à mort entre deux associés, unis par une folie commune. Mais Henri Latrace, quant à lui, n'avait qu'une hâte : celle de la révélation finale.

Les quatre hommes réunis par leur curiosité se tournèrent de concert vers l'appareil photographique. La plaque posée sur le couvercle révélait ses secrets. Sur l'image encore humide se dessinait une forme imprécise s'échappant du corps de MacDougall.

Une présence indéniable. Une preuve irréfutable. L'existence de l'âme.

L'inspecteur Jules Simon prit le cliché que lui tendait le photographe de l'identité judiciaire. Il n'y voyait rien d'autre qu'un bout de papier inexploitable. Il le rangea parmi les autres pièces à conviction qui finiraient dans les archives poussiéreuses de l'administration.

Les deux policiers quittèrent l'institut avec la satisfaction du travail accompli, laissant sans le savoir deux témoins capitaux de la plus grande découverte que l'homme ait pu faire.

- Personne ne le saura jamais, n'est-ce pas ? s'inquiéta James.
- Non, répondit Roland Duvoux. Certaines vérités ne sont pas faites pour survivre aux hommes.

MacDougall acquiesça, résigné. Le soleil se levait sur la capitale et la vie reprenait son cours normal. Le professeur pria son ami de le suivre hors de ce lieu désormais maudit.

- Venez. Je vais vous présenter quelques amis. J'ai mes entrées à la Société parisienne des études spirites, si vous voyez ce que je veux dire. Nul doute qu'ils vous aideront à retrouver votre femme.
- Ainsi soit-il, se réjouit MacDougall en quittant l'institut de médecine.

Au matin du samedi 4 août 1900, Paris continua de célébrer le progrès, indifférent au funeste sort d'un scientifique et de son apprenti.

Dans le monde des vivants, James MacDougall ne resterait aux yeux de la justice des hommes qu'un assassin.

Ici-bas, en revanche, il avait désormais la certitude de bientôt pouvoir enlacer sa chère et tendre Evelyn.

FIN